

Paul Savoie, originaire de Saint-Boniface, a complété ses études au Collège de Saint-Boniface où il retourne, après avoir obtenu quelques degrés universitaires, afin d'y enseigner la littérature française et la littérature anglaise. Après avoir quitté l'enseignement en 1973, il débute sa carrière littéraire à proprement dit. *Salamandre* son premier livre, paraît aux Éditions du blé en 1974. Il s'installe à Québec en 1974 et écrit *Nahanni*. C'est à cette époque qu'il redécouvre le piano. Il fait du spectacle, compose plusieurs morceaux pour piano et écrit de nombreuses chansons. Entre 1980 et 1985, il travaille comme agent de programme au Conseil des arts du Canada et, après avoir vécu à Ottawa pendant 13 ans, il déménage à Toronto en 1986 où, de nouveau, il se consacre entièrement à l'écriture.

Publications

Salamandre. Saint-Boniface: Éditions du blé, 1974. Poésie.

Nahanni. Saint-Boniface: Éditions du blé, 1976. Poésie.

La maison sans murs. Hull: Asticou, 1979. Poésie.

Acrobats. Toronto: Aya Press, 1982. Poésie.

À la façon d'un charpentier. Saint-Boniface: Éditions du blé, 1984.
Journal poétique.

The Meaning of Gardens. Windsor: Black Moss Press, 1987. Poésie.

Soleil et ripaille. Montréal: le Noroît, 1987. Poésie.

bois brûlé. Montréal: le Noroît, 1989. Poésie.

Linked Alive/Liens, oeuvre poétique en collaboration, parue aux Éditions Trois en 1990.

Paul Savoie a également complété *Contes statiques et névrotiques* (Guérin, 1991) (nouvelles), *Cosmic Picnic* (nouvelles) et *Amour flou*, (poésie). Il vient tout juste de compléter un recueil de poésie en collaboration avec Judith Fitzgerald et sa traduction de la poésie de Louis Riel paraîtra aux Éditions Exile (Toronto) en 1992. Il complète un roman intitulé *Machin*.

émergence

La main surgit d'abord,
avenir possible du corps
sans ses désarticulations,
la tyrannie du sang
et des poignets

car le corps
sans son geste d'effacement
grandit à vue d'oeil
malgré les lumières faussées

ensuite vient l'épaule
comme un point de démarcation
entre l'insolite désir de frapper
et celui de retenir
comme une corde entre deux gouffres
qu'un ciel ballotté
tend éperdument

les doigts héritent des filigranes
et les pieds suspendus
réclament les nerfs tendus
afin d'en être apaisés

le cou déserre la poitrine
ou, dans ses revirements,
met le coeur en branle
afin que soient livrées, par habiles soubresauts,
les lèvres de leur mutisme

lorsque la bouche prend enfin la relève
 en réponse à la gorge desséchée,
 il reste tant d'éclairages à enrayer,
 tant de bruitages et de chuchotements à adoucir
 vers cette courbe ardue de silence,
 source depuis longtemps tarie par les yeux,
 que rien ne peut soulager la langue balbutiante,

toupie tellement affolée par l'étrange moiteur naissante
 que los oisifs du quartier la prennent pour un engrenage
 de plus
 et la désamorcent de leur douce soif de brisure,
 habiles comme des braconniers à en dénicher les ficelles
 et à éviter la balle tirée vers eux

il ne reste plus
 qu'à laisser pendre docilement les mains à ses côtés
 et supplier le coeur, arraché des ses gonds, de défaire le
 piège tendu
 malgré la fermeté de l'ombre et la déchirure
 il ne reste plus que le filet des bouches suspendues,
 ivresse des mal aimés,
 trinquement fébrile des dépossédés

seul-pleureur

il traîne sa dégaine
 sur les rues bien lavées de leur poussière
 jouant son je désaccordé
 en cordes mineures
 pas assez robineux
 pour apprivoiser les passants
 au moyen d'épaulades moites bien orchestrées
 ni assez peureux
 pour transformer tous les couvercles en boucliers

il trotte sur mesure
sans galoches suffisamment ouvertes
pour y insérer les journaux vieillis
qu'il porte serrés contre sa poitrine
sous son paletot
comme des talons mauves
émis aux guiches de la déconvenue

pas assez malheureux
pour dire son cafard
en petites cartes rouge sang
sur les babillards
pas assez désabusé
pour humecter les babines
les moins maquillées
d'un doux baiser mensonger

alors il s'attarde
ralentissant le pas
à chaque coin de rue
ou il frôle les allées noires
espérant ainsi forcer le sort
à le faire sombrer
d'un bord ou de l'autre

pour enfin donner prise
à ses membres
dans leur chute horizontale
sans fin

cul-de-sac

Course folle
sur traîneau
sur pente bitumineuse
où rien ne nous attend
au bout de notre essoufflement

le néon fade
fait clignoter les désirs floués
en instantanés sur les vitrines
surgit alors la ronde grise
de mains assoiffées
comme autant de chevaux maigris
autour d'une empreinte d'oasis

le corps qui louvoie
en décharges de torpeur
sur la piste aveugle
rencontre enfin la porte de fer
bien scellée
au fond de l'allée sombre
où des chiens hurlent

seule une peau exsangue
les assouvira
seule la conviction
des chairs stigmatisées
apaisera leur lune déficelée
il faut crier avec eux
seule une litanie d'hallucination
délivre le corps
pris dans les barbelés
de ses propres catacombes

il faut hurler
afin que roule
la pierre ovale
et qu'on puisse enfin entrer

ou sortir